

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^{re} pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N^{os}. 421 à 439.

PARIS

Ce 29 Novembre 1816.

M. Bon Enfant a trouvé des spectateurs bons enfans qui ont fermé les yeux sur ses défauts et n'ont vu que ses qualités. Réussir au théâtre des Variétés, sans Potier du Brunet, est une chose assez rare pour prouver que M. Bon Enfant n'est pas dénué de quelque mérite. Voici un des couplets que chante une coquette :

Air : Muse des bois.

J'aime beaucoup que l'on me rende hommage ;
 Un doux propos flatte ma vanité,
 Mais je ne vois dans l'amoureux langage
 Que le tribut qu'on doit à la beauté.
 Loin que je sois pour cela plus traitable,
 Je suis pour ceux qui briguent des faveurs ;
 Comme ces dieux dont nous parle la fable,
 Sourds et muets pour leurs adorateurs.

M. Bon Enfant aime les veuves ; il explique ainsi son motif.

AIR :

Sait-on si l'on fait mal ou bien
Lorsque l'on choisit une femme ?
Je ne connois qu'un seul moyen
D'éprouver son cœur et son âme.
Puisque c'est un si grand malheur
Que d'être trompé par la nôtre ,
Et le plus sage et le meilleur
C'est de prendre celle d'un autre.

Les Sauvages ont réussi à l'Opéra. On a trouvé ce petit acte un peu long ; cependant l'exécution en est parfaite. *

CHASSE AUX ALOUETTES.

Ce n'est pas sans quelque scrupule que nous nous mettons à traiter un sujet de guerre et de carnage.

Pauvres alouettes ! Que nous ont-elles fait ? Mais enfin la chasse qu'on leur donne est dans ce temps-ci fort à la mode , elle rentre par-là dans notre domaine et les devoirs de notre profession l'emportent sur notre humanité.

Il y a cinquante sortes d'alouettes , et il faudroit un volume pour les décrire. Mais nous prenons l'espèce en masse , le caractère des individus étant à peu près pareil et les moyens de s'en procurer , toujours les mêmes.

Il est temps de partir. La neige et la grêle ont commencé à tomber sur la terre. Chasseurs , prenez vos fusils et courez détruire ces oiseaux dont les concerts nous ont charmé durant tout l'été.

L'alouette a la langue fendue et le gosier d'une étonnante flexibilité. Le mâle , dans le temps des amours , s'élève dans les airs en ligne droite et chante comme un perdu , à la face du soleil. La femelle quitte peu la terre , elle attend son vainqueur au lieu où elle sait qu'il va s'abattre , comme un trait enflammé.

L'amant s'exprime en un langage que je n'ai pas bien compris , mais qui paroît fort animé ; il crie à sa belle du haut de la voûte céleste : *pi-ouit , pi-ouit*. C'est une phrase qui n'est point dans le dictionnaire de l'académie et qui ne se trouve pas non plus dans la grammaire zoologique de M. Dupont de Nemours.

L'amante répond d'en bas par ces mots mille fois répétés : *ciri-ciri-ciri-ciri*. Cela du moins est plus intelligible , et veut probablement dire : *chéri , chéri* , etc.

Quoi qu'il en soit , le couple se réunit en battant des ailes de manière à attirer l'oiseleur , et la mort ou la captivité sont le prix de ces tendresses indiscrettes.

Les alouettes sont fort inconstantes dans leurs amours. Elles changent toutes les semaines ou au moins tous les mois de chaîne et de passion. C'est le scandale du ciel, et tous les autres habitants de l'air, quoique d'un naturel assez volage, n'évitent pas moins de se confondre avec cette race pervertie. Il n'y a que le moineau qui fait moins le difficile et qui vit en bonne intelligence avec l'alouette voluptueuse.

Ils rôdent ensemble autour de nos granges et de nos jardins. L'alouette sur-tout, pénètre jusque dans la maison, et l'imprudente, devenue trop familière, se laisse griffer par le chat ou trapper par les marmots.

Jeune, et n'ayant point encore de poudre à ma disposition, j'achetai un *miroir à alouettes*. C'est un petit chapeau de bois, à facettes couvertes de morceaux de glace, emmanché au bout d'un bâton et tournant au gré d'une ficelle que l'on tire comme celle d'un *moulin d'enfant* ou d'un pantin. Quand le miroir est en mouvement, les alouettes attentives et curieuses s'approchent en foule; elles se groupent autour de l'instrument perfide, alors avec des *filets à nappes*, on fait main basse sur toute la compagnie.

Indépendamment du miroir ou sans son secours, on peut avoir une *moquette* ou alouette attachée par la patte et que l'on fait voltiger bon gré malgré pour attirer ses sœurs. La misérable *prisonnière* devient la cause de la perte des *indépendantes*, et toutes ensemble, victimes de l'inflexible chasseur, passent de la vie à la mort, et des plaines riantes à la cuisine enfumée.

Après la chasse au *miroir*, vient la chasse de la *ridée*.

Pour la première il faut du soleil. La seconde est pour les jours nébuleux, pour le fond de l'hiver où les alouettes ne font plus que *rider*, raser la terre.

On a des *traqueurs*, ou aide-chasseurs, qui vont au loin faisant du bruit, battant la terre et les buissons desséchés. Ils poussent les petits oiseaux vers le piège, et quand l'*oiseleur chef* caché dans sa hutte, voit ses retz garnis, il tire le *cordeau fatal* et va danser ensuite autour de sa proie.

Ce n'est pas assez du jour pour nos chasses et nos destructions. Il faut encore que la nuit nous nous mettions en quête, armés du *traineau* cruel qui ne fait point de grace, et qui, porté en silence par des mains adroites, étend ses mailles en losange, sur le champ où reposent les alouettes infortunées. A un signal convenu les *porteurs* fichent en terre le filet teint de couleur brune, et les dormeuses ont le deuil pour réveil.

La *tonnelle murée* ou *bourse à mauviettes*, est un instrument non moins terrible que le *traineau*, le *miroir* et la *ridée*.

La chasse au *filet à fourchettes* vient après. Puis celle aux *collets trainans*, qui est moins productive, mais plus divertissante.

Cette chasse aux *collets* se fait de la manière suivante : on jette du grain d'orge ou de froment sur un terrain où l'on a remarqué

que l'alouette se plaisoit. On prend ensuite des ficelles longues de cinq à six toises, on les tend dans le creux des sillons après les avoir garnies de lacets faits de crins de cheval, à nœuds coulans et placés de distance en distance. L'alouette, pour manger le grain, va le long des ficelles, elle allonge sans défiance son bec et son cou, elle s'embarrasse dans le crin, elle veut tirer et s'esquiver, mais le nœud se serre et ma bête est prise.

Nous terminerons par la *chasse aux gluaux*, qui est la plus meurtrière.

Tout le monde sait ce que c'est que la glu. Les belles n'en ont pas besoin pour nous prendre, mais il en faut à l'oiseleur qui veut en un moment dépeupler une contrée d'alouettes *paresseuses et communes*. Il y a des alouettes voyageuses qui au printemps, arrivées d'Egypte ou de Nubie, s'en retournent par l'île de Malte aussitôt que se montrent les frimas.

C'est quand elles se rassemblent pour partir, ou que celles qui sont restées se réunissent pour vivre en communauté, que l'on tend ces petits bâtons de saule, brûlés par le bout et plantés en quinconce.

On couvre ainsi de baguettes collantes tout un quarré de terrain en jachère. A chaque bout de cet arsenal, on met un pavillon flottant, autour duquel peuvent s'asseoir les spectatrices, pourvu qu'elles promettent de rester muettes.

Les maris, les amans, les cousins, tous les acteurs enfin de cette tragédie s'écartent sous la conduite de l'un d'entr'eux qui est leur général.

Celui-ci a sous ses ordres des colonels et des caporaux qui commandent les régimens et les pelotons de l'armée.

Cette armée s'avance d'abord d'un pas délibéré, prolongeant les ailes en demi-cercle et enveloppant la troupe timide qu'on traite en ennemie.

A mesure qu'on approche du piège indiqué par les drapeaux, on restreint le front de bataille, et l'on modère le mouvement. On se baisse, on fait halte, on s'eredresse, on se glisse, on parvient à quelques pas de l'appareil, alors on s'élançe en tumulte; les mauviettes, effrayées, veulent s'envoler et se sauver, mais il n'est plus temps, leur fuite est impossible, elles se jettent dans les gluaux qui les enchaînent, les empâtent et les font tomber toutes au pouvoir de leurs vainqueurs.

Mauviette et alouette, c'est la même chose. Mauviette est le nom qu'on emploie à Paris, et qu'on donne à ces *petites bêtes* qu'on sert enfilées dans des brochettes d'argent sur la table de nos petites-maîtresses.

Les femmes grosses en sont généralement très-friandes. Il y a de ces dames qui, n'étant que peu sorties de la chaussée d'Antin, croient que les alouettes tombent du ciel toutes rôties.

Les alouettes ont une mémoire d'ange. Elles apprennent par-

faitement à siffler , et l'on en a vu qui savoient jusqu'à dix et douze airs de serinette.

L'alouette est difficile à élever. Elle maigrit en cage , et ses nerfs contractés la rendent épileptique.

Libre , elle vit quinze , vingt et trente ans. Elle aime la viande de bœuf , et le millet par-dessus tout. Elle mange aussi des œufs , mais ne vous avisez pas de lui servir de la moutarde.

Il y a des alouettes qui ont une espèce de crête et qu'on prendroit pour de petits coqs.

L'alouette étoit adorée à Lemnos , et on lui décernoit cet honneur , parce qu'elle vivoit de sauterelles , animal maudit dans ces parages.....

Mais , c'est assez s'arrêter sur ce chapitre ; et il ne faut pas , à propos d'alouettes , jaser comme une pie.

★ ★

Il vient de paroître une nouvelle *Pommade pour le teint* ; on lui a donné le nom de Pommade de M^{me} de la Vallière : elle se vend chez M^{me} Boinville , rue Richer , n^o. 15.

LA MAITRESSE ET L'AMIE.

Stances imitées de l'anglais.

Mon cœur , dis-tu , partage sa tendresse ,
De deux objets tu te crois occupé :
D'un double trait , oui , ce cœur est frappé :
J'aime Chloris et Zirphé m'intéresse.

Vois-je Chloris ? Une brûlante extase ,
Un plaisir vif absorbe tous mes sens :
Vois-je Zirphé ? Ses yeux sont séduisants ,
Je suis ému ; la première m'embrase.

Par sa beauté , je crois que l'une égale
Ce fier objet qu'Endymion vainquit :
Par sa douceur Zirphé me reproduit
La déité qui brûla pour Céphale.

Lorsque Zirphé m'entretient de ses peines ,
Mon œil s'humecte et mon cœur est navré :

De désespoir je me sens déchiré
Quand c'est Chloris qui me conte les siennes.

Zirphé toujours est douce et complaisante,
Sur ses genoux l'amour trouve la paix;
Sur ceux de l'autre il n'en jouit jamais;
Zirphé le gâte et Chloris le tourmente.

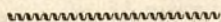
L'une avec art me pique et me désole,
A tous mes vœux l'autre soumet les siens;
Et quand Chloris me cause des chagrins,
C'est ma Zirphé qui toujours m'en console.

Un ascendant, un pouvoir invincible,
Fière Chloris ! m'a fait subir tes loix :
Mais si mon âme avoit pu faire un choix,
C'est pour Zirphé qu'elle eût été sensible.

A mes plaisirs Chloris est nécessaire,
Mais sans Zirphé je serois malheureux;
Et si le sort m'ôtoit l'une des deux,
Je n'aurois plus de bonheur sur la terre.

LEFÈVRE.

Extrait de *l'Hommage aux Dames*, volume in-18, imprimé sur papier vélin et orné, outre le frontispice allégorique, de six gravures excellentes, d'après des tableaux estimés de l'école hollandaise. Prix, 4 francs, et selon la richesse des reliures, 5, 8, 16 et 33 francs; à Paris, chez Janet père, libraire, rue Saint-Jacques, n° 59.



Calais, 22 novembre 1816.

Monsieur le Rédacteur,

Ce que j'ai à vous raconter aujourd'hui de Calais, sembleroit moins être du ressort de votre Journal, que la description que je vous ai dernièrement adressée du riche Yacht qui mouilloit dans notre port; mais tout ce qui porte un caractère de dévouement national, est bien placé partout.

Il étoit trois heures du matin, et, le 20 de ce mois, il faisoit une de ces nuits profondes, si propres aux larcins amoureux, aux excursions des revenans, aux surprises guerrières.

Tout-à-coup le tocsin sonne à coups redoublés, la générale

bat, des cris confus s'élèvent. En un moment toutes les fenêtres sont illuminées, tous les citoyens sont sur pied. Chacun est à son poste; la garde nationale se range sur la place; la brave légion de la Seine-Inférieure, havresac sur le dos et l'arme au bras, accourt se placer auprès d'elle. Les magistrats sont à la municipalité, les médecins, les chirurgiens, les pharmaciens à l'hôpital. Le peuple inonde à flots pressés toutes les rues. Le gouverneur tient les clefs des portes, les ponts-levis étoient levés. De toutes parts on crie *aux armes!* et *Dubelloy* eût reconnu son *Siège de Calais*. En effet, comme de concert, dans le premier réveil causé par ces bruits tumultueux, chacun avoit rêvé la surprise de la ville par quelque ennemi; et sans désordre, comme sans réflexion, s'étoit armé pour la défendre.

Bientôt de longs tourbillons de flammes, embrasant les airs, annoncent le vrai motif de cette frayeur nocturne. Le corps de pompiers s'avance avec ordre et célérité. Les secours sont dirigés avec intelligence. Soldats, officiers, hommes de robe, marchands, ouvriers, bourgeois, comédiens, matelots, municipaux, hommes, femmes, tous font la chaîne, et les sceaux d'eau circulent avec la vitesse de l'éclair. Mais le feu couvoit depuis trop longtemps sans avoir été aperçu, et en un moment les planchers, les toits s'écroulent avec fracas, aux tintemens répétés de la cloche funèbre, au roulement constant du tambour. Vous eussiez vu une malheureuse femme enceinte de six mois, en chemise, pâle, défaillante, portée à travers les flammes avec ses deux petits enfans éplorés, tandis qu'on entendoit les cris des malheureux cherchant en vain une issue. Vous eussiez vu un pauvre père essayant de disputer quelques meubles à la voracité des flammes. Du premier étage un homme a le courage de s'élan- cer nud, et sa jeune fille le courage plus difficile peut-être, de se précipiter pieds nuds à travers l'escalier embrasé, qui se brise sous ses pas.

La maison voisine est menacée, mais heureusement le vent, qui dirigeoit contre elle l'effort des flammes, change de direc- tion, et trois familles sont sauvées.

On ne peut faire la part d'éloges qu'ont mérité et la coura- geuse légion de la Seine-Inférieure, par son dévouement, et la garde nationale par son zèle, et le corps des pompiers par son activité, et chaque citoyen par son empressement à voler au se- cours de ces infortunés; mais nous oserons dire que cette nuit déplorable est une des époques les plus glorieuses pour la ville de Calais, parce qu'elle lui a révélé le fond qu'elle peut faire sur l'esprit unanime de ses habitans.

Tout a rivalisé d'empressement dans le danger, de bienfaisance après. M. le Maire, dont on ne peut trop louer la paternelle conduite en cette circonstance, et ses adjoints, ont fait la quête le jour même qui a suivi cette nuit désastreuse. Les acteurs ont donné, le soir même, une représentation au profit des incendiés.

La salle étoit pleine ; et l'on espère , de ce concert d'efforts , un produit suffisant pour indemniser les victimes de ce fatal événement.

M. Sr. U.

P. S. Cet accident devoit bien donner lieu à une loi qui obligerait tous les boulangers à placer leurs fours dans les caves , dont la voûte empêche les flammes de s'étendre en cas d'incendie , en même-temps qu'il est bien plus aisé d'y verser de l'eau à torrens , en attendant l'arrivée des pompes.

Le corps des pompiers de Calais a une organisation qu'on peut proposer pour modèle aux autres villes. Il est composé de chefs d'atelier , de maîtres maçons , maîtres couvreurs , maîtres charpentiers , maîtres menuisiers , maîtres serruriers , etc. , tous propriétaires , et par conséquent , intéressés à arrêter les progrès d'un incendie. Le capitaine est M. Quillac , un des plus intéressés , en effet , à l'activité de ce service , puisqu'il est propriétaire du premier Caravansérail de l'Europe , l'*hôtel Dessin* , si bien décrit par *Sterne*.

M O D E S .

Il n'y avoit pas encore eu autant de chapeaux de velours noir plein doublés en couleur , que maintenant : quoique leur passe soit profonde , la doublure en est apparente , parce qu'elle forme rebord et que la passe est évasée. C'est surtout en lilas qu'on double les chapeaux noirs.

Il y a maintenant de la pluche de soie de toutes les couleurs , notamment de grise , de jaune serin et de jaune paille. On met sur ces deux dernières couleurs des liserés gros bleu.

Lorsque les chapeaux de velours noir plein n'ont ni doublure ni liserés de couleur , on forme leur garniture avec des remplis de satin noir.

Il y a beaucoup moins de cornettes de velours noir plein que l'année dernière : leur forme est cependant plus élégante , et elles admettent autant de garnitures de blonde que les cornettes de lingères. (Voyez la gravure 1606.)

Quelques chapeaux de velours noir plein , doublés de satin citron , ont pour garniture un buisson d'immortelles jaunes.

On double les chapeaux verts en blanc.

Beaucoup de redingotes de mérinos ont un collet debout , tant soit peu évasé. Quelquefois , en place de ce collet , un double froncé forme une espèce de fraise en étoffe. Les premières redingotes étoient grises ; on en fait aujourd'hui en couleur carmelite , savoyard , café brûlé.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1609.